

3- *André Laurendeau et le destin d'un peuple* de Denis Monière

André Gaulin

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39403ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, A. (1984). Compte rendu de [3- *André Laurendeau et le destin d'un peuple* de Denis Monière]. *Lettres québécoises*, (33), 80–81.

3- André Laurendeau et le destin d'un peuple

de Denis Monière

(Éd. Québec-Amérique)

Le livre *André Laurendeau et le destin d'un peuple* de Denis Monière se lit un peu comme un roman tellement l'auteur a su généralement dégager la dynamique de l'«Un des meilleurs esprits du Canada français» (p. 345). Publié à Québec/Amérique, il constitue une monographie bien faite, constamment reliée aux documents de l'époque (dont plusieurs inédits), d'un homme que la génération montante de la Révolution tranquille a d'abord perçu comme un fédéraliste. Tel est l'intérêt du livre de Monière de resituer l'homme en son temps, de le sortir en quelque sorte des années sous zéro d'avant 1960, de l'inscrire dans la filiation d'une longue lutte historique collective, de le manifester aussi comme un homme tributaire de la vie néantisante canadienne-française et dont le combat tout aussi personnel que solidaire a fait avancer la longue et sinueuse naissance de tout un peuple.

Le présentateur de la couverture qui a reproduit, dans les couleurs brunes, une photo d'un Laurendeau dans la trentaine, a eu raison d'écrire doublement son nom en rouge. Non pas que Laurendeau n'eût pas mérité le bleu royal d'une mémoire bleu/blanche (fleur-delysée) mais parce que le rouge attire l'attention sur un bel esprit, homme de dialogue, homme d'écoute, homme d'ouverture aux mouvements et aux idées, dans un corps fragile, évanescant,

dualisant la personne et toute la vision du monde manichéenne du Canada français. Le titre également reste bien choisi. Après tellement des siens, un François-Xavier Garneau, un Octave Crémazie (ce lecteur plurilingue hanté par la mort), et, selon Monière, un Henri Bourassa, un Lionel Groulx, André Laurendeau reste soudé au destin de son peuple.

Combien de pareils beaux esprits ont, comme Laurendeau, presque tout consacré, y compris une forme de bonheur, à la cause collective canadienne-française, aux prises avec les forces de l'empêchement d'un peuple? Né en 1912, André Laurendeau devait plus

particulièrement connaître le pire tournant d'une influence cléricale qui, après l'échec des Patriotes, devait accaparer voracement presque toutes les expressions de notre vie commune. La vie québécoise (et canadienne-française) était vécue sous le signe de la déchéance du corps et du réel. Roger Duhamel a beau protester un peu à propos de ce que Monière appelle «Le Purgatoire jésuite» (chapitre 2), il n'en reste pas moins vrai que le clergé catholique canadien-français, par les institutions d'enseignement classiques nées du XIX^e siècle, prolongeait sur les bords du Saint-Laurent jusqu'au Rapport Parent une mentalité ultra-montaine d'un



monde figé, coupable, inapte au bonheur terrestre.

À ce propos, Denis Monière, dans le chapitre X, «Le Jeu des apparences», en étudiant le contenu de l'oeuvre littéraire de Laurendeau, un roman et quelques pièces, a bien montré la difficile prise de possession du corps de l'homme canadien-français — la femme n'existant que comme objet de reproduction et haut-parleur des valeurs passéistes et cléricales —. Être Canadien français et avoir un corps, c'était déjà bien mal commencer sa vie pourrait dire le lecteur de toute une littérature des décennies 1940 et 1950. Monière a affleuré cet aspect de l'imaginaire québécois en citant dans deux chapitres, Pierre Dupuis (le titre exact du roman de 1930 est *André Laurence, Canadien français*) ou Claude Robillard (dont le roman *Dilettante*, paru en 1931, a 180 pages et non 131). Lui qui cite encore Robert Charbonneau et sa significative *Chronique de l'âge amer* (1967), il aurait eu davantage raison, pour illustrer les tourments moraux et existentiels de Laurendeau, de citer des romanciers de sa génération. Outre le Robert Charbonneau de *Ils posséderont la terre* («Comme sa vie était une chose étrange, une chose à la fois faite et subie, qu'il subissait trop pour en être responsable et qu'il composait trop pour qu'elle le satisfasse.» lit-on à propos du personnage *André Laroudan!*), on peut penser à *la Fin des Songes* de

Robert Élie qui évoque directement Saint-Denys Garneau (dont Monière a déniché une photo mal connue, page 169) par le personnage de Marcel qui s'étirole dans un non-lieu historique.

À ce titre, après avoir évoqué les premiers engagements de Laurendeau qui fuit l'angoisse par l'engagement («De l'inquiétude à l'engagement nationaliste»), le chapitre portant sur le séjour de l'auteur étudié en France continue d'éclairer une période, une génération et le combat national. Sont apposés deux milieux de culture française, l'un, figé dans le temps historique, occulté par l'action du conquérant et monopolisé par une idéologie cléricale antimoderniste, l'autre, souverain, dans son expression culturelle, riche d'oppositions critiques, ouvert à la nuance où la gauche n'est pas identifiée au diable! Ces deux années à l'étranger — et pourtant Laurendeau a aussi antérieurement séjourné à Londres — aideront largement Laurendeau à être à l'écoute des pulsions profondes qui sont en lui, qui l'enrichiront, qui le rendront

homme de *pensée* nationaliste plutôt que de *doctrine*.

La vie de Laurendeau semble alors toute tracée par une ouverture sur l'événement. À l'intérieur d'une constante action en faveur du nationalisme québécois, il sera l'un des artisans de la lutte contre la conscription, expérience qui le fera s'engager, pour un temps, dans le Bloc québécois, en politique active. De 1944 à 1948 ou presque, il sera à même d'appuyer ou de combattre Maurice Duplessis, en «Chambre». Il a vite fait de percevoir en celui-ci un opportuniste qui récupère l'autonomisme à des fins électorales. Le chef de l'État québécois, réactionnaire, promoteur de la libre entreprise, ne peut donner de contenu objectif à ses revendications qui restent au niveau de la rhétorique. C'est pourquoi, André Laurendeau ira travailler au *Devoir*, alors véritable opposition du régime, en prenant parti pour la cause ouvrière, la modernisation de l'État québécois.

Le Laurendeau de Denis Monière est intéressant en ce sens qu'il permet d'enraciner

idéologiquement la Révolution tranquille et la lutte nationale du dernier demi-siècle. En Laurendeau et ceux qui l'entourent, s'incarne déjà une modernité entravée par Duplessis, un certain clergé ou un Ernest Lapointe. En Laurendeau, qui optera pour la dernière chance d'un Canada à deux — là-dessus, les positions de Laurendeau, dupé par Trudeau lui aussi, sont nettes — s'incarne aussi cette difficulté nôtre de choisir entre le Québec et le Canada, entre la «ligne du risque» et l'appel bonententiste. La mort devait empêcher André Laurendeau de faire un choix final.

Le lecteur, lui pourtant, s'il traverse certains moments d'écoeurement d'une Histoire sans cesse répétitive, souvent trahie, pourra mieux établir les homologues entre le combat contemporain pour un Québec libre et les luttes de la Conscription, du Bloc populaire, de la Commission B/B. Il sera à même de voir plus clair dans les enjeux d'aujourd'hui, face à un Québec trahi par le *Canada Bill*, déçu par le Parti québécois qui reste pourtant le seul pouvoir qui est vraiment

le sien, un Québec dont la laïcisation profonde n'est pas vraiment faite. Le lecteur pourra encore, en regard du rôle joué par le *Devoir* sous Laurendeau, se poser de pertinentes questions sur le journalisme francophone d'aujourd'hui. S'interroger aussi sur l'engagement profond du syndicalisme québécois dans le national, sans pourtant trahir le social. Denis Monière, intellectuel parmi d'autres dont plusieurs sont remarquablement muets, aura réussi, par son livre, à nous forcer à dépasser l'ennui, la fatigue culturelle, la rancœur, l'écoeurement pour nous obliger, à travers une monographie fort bien faite, à nous poser la vraie question: l'échec du parti québécois serait-il l'échec de tous? Refuser ses erreurs, ses gaucheries, fuir ses rangs, ne serait-ce pas une nouvelle forme, plus subtile, d'absolue recherche de notre néant? □

André Gaulin.

Les lecteurs qui voudraient en savoir plus long sur ces années 30-40-50 et même 60 pourront consulter les livres de Bona Arsenault, d'Ambroise Lafortune et la biographie de René Lévesque par Alain Pontault.

